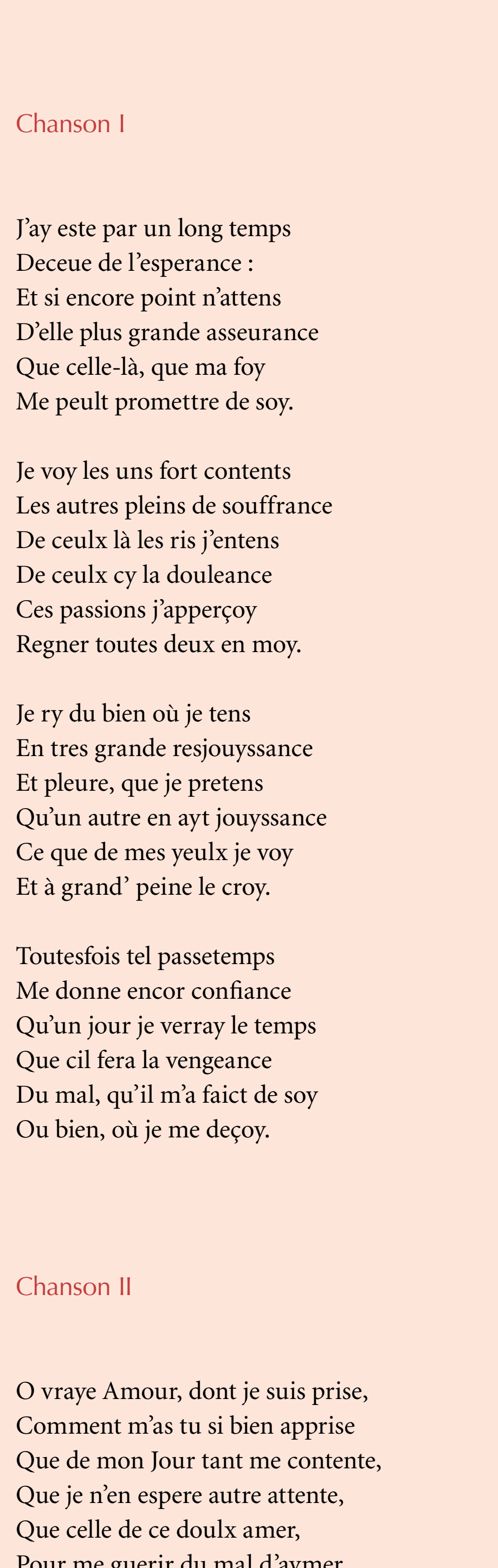


# Chansons et autres rymes

POÉSIE

Vertiges



PERNETTE DU GUILLET (1520-1545)

## Chansons...

### Chanson I

J'ay este par un long temps  
Deceue de l'esperance :  
Et si encore point n'attens  
D'elle plus grande assurance  
De celle-là, que ma foy  
Me peult promettre de soy.

Je voy les uns fort contents  
Les autres pleins de souffrance  
De ceulx là les ris j'entens  
De ceulx cy la douleance  
Ces passions j'apperçoy  
Regner toutes deux en moy.

Je ry du bien où je tens  
En tres grande resjouissance  
Et pleure, que je pretens  
Qu'un autre en ayt jouissance  
Ce que de mes yeulx je voy  
Et à grand' peine le croy.

Toutesfois tel passetemps  
Me donne encor confiance  
Qu'un jour je verray le temps  
Que cil fera la vengeance  
Du mal, qu'il m'a faict de soy  
Ou bien, où je me deceoy.

### Chanson II

O vraye Amour, dont je suis prise,  
Comment m'as tu si bien apprise  
Que de mon Jour tant me contrainde,  
Que je n'en espere autre attente,  
Que celle de ce doux amer,  
Pour me guerir du mal d'aymer.

Du bien j'ay eu la jouissance  
Dont il m'a donné congnoissance,  
Pour m'asseurer de l'amitié,  
De laquelle il tient la moitié :  
Doncques est-il plus doux, qu'amer  
Pour me guerir du mal d'aymer.

Helas amy, en ton absence  
Je ne puy avoir assurance,  
Que celle, dont (pour mon plaisir)  
Amour dault me vient dessaisir  
Pour me surprendre et desarmer :  
Gueris moy donc du mal d'aymer.

### Chanson III

Qui dira ma robe fourree  
De la belle pluye doree,  
Qui Daphnes enclose esbranla  
Je ne sçay rien moins que cela.

Qui dira qu'à plusieurs je tens  
Pour en avoir mon passetemps,  
Prenant mon plaisir çà et là  
Je ne sçay rien moins, que cela.

Qui dira que j'ay revelé  
Le feu longtemps en moy celé  
Pour en toy veoir si force il a :  
Je ne sçay rien moins que cela.

Qui dira, que d'ardeur commune  
Qui les jeunes gentz importune  
De toy je veulx, et puis holà :  
Je ne sçay rien moins que cela.

Mais qui dira que la Vertu  
Dont tu es richement vestu  
En ton amour m'estincella  
Je ne sçay rien mieulx que cela.

Mais qui dira que d'amour sainte  
Chastement au cuer suis attaincte  
Qui mon honneur onc ne foula  
Je ne sçay rien mieulx que cela.

## ...& autres rymes

### La nuit...

La nuit était pour moi si très-obscur  
Que Terre, et Ciel elle m'obscurcissait,  
Tant qu'à Midi de discerner figure  
N'avais pouvoir – qui fort me marrissait :

Mais quand je vis que l'aube apparaissait  
En couleurs mille et diverse, et sereine,  
Je me trouvai de liesse si pleine –  
Voyant déjà la clarté à la roche –  
Que commençai louer à voix hautaine  
Celui qui fait pour moi ce Jour au Monde.

### Désespoir

*traduct de la prose du parangon italien*

Si c'est Amour, pourquoy m'occist il donc,  
Qui tant aymay, et hayr ne sceuz onc ?  
Et s'il m'occist, pourquoy plus oultre vis ?  
Et si je vis, pourquoy sont mes devis  
De desespoir, et de plainctz tous confus ?  
Meilleur m'estoit, soubdain que né je fus,  
De mourir tost, que de tant vivre, mesmes,  
Que mortel suis ennemy de moymesmes.  
Et ne puis, las, et ne puis vouloir bien,  
Ne voulant celle, en qui gist l'espoir mien :  
Et ne puis servir, ce que veut la dame,  
De qui suis serf de cuer, de corps et d'ame.  
Estre ne peut mon mal tant lamenté ;  
Que de plus grand ne soye tourmenté :  
Et ne pourrois monstret si grand douleur,  
Qu'encor plus grand ne celast mon malheur.  
Las je ne suis prisonnier, ny delivre :  
Et ne me tiens en espoir ny delivre,  
Mon bien servir, qui de mort prent envie.  
Je ne suis mort, ny je en suis en vie,  
Me contraignant à plaindre mon mal aise  
Et raison veult toutesfois que me taise  
Pour n'offencer ce, que servir desire,  
Qui mon vouloir en mille partz dessire.  
L'ame congnoist, que de si tres bas lieux,  
Dont mes travaux un non guieres grand nombre  
Par quoy je dis (sans ailleurs recourir)  
Qu'on peult trouver plus grand mal, que mourir :  
Mais bien meilleur est mourir à qui ayme  
En grand douleur, et peine tant extreme  
Car, vivant, fault (miserable) qu'il sente  
Les grandz douleurs de la peine presente,  
Ayant tousjours du passé souvenir  
La crainte aussi de celles à venir  
Incessamment lui redouble sa peine  
Par quoy sa foy est en espoir bien vaine.  
Chetifz Amantz, aucun ne deubt s'offrir  
A telle ardeur, peine à douleur souffrir  
En un espoir (plus vain que l'on ne pense)  
D'une, peult estre, ingrate recompense  
Car de l'amour la force tant aigue  
Pour bien servir ne peult estre vaincue.  
Et plusieurs fois (et à la verité)  
On voit celuy qui a moins merité  
Estre, pour vray, le mieux recompensé,  
Que ne deubt à tel bien dispensé.  
En telle guerre, où vertu sert de vice,  
Ne vault avoir ferme foy, ny service,  
Puis donc qu'on m'oste et desnie victoire,  
Qui m'estoit deue, il est par trop notoire  
Que là, où meurt, et où gloire desvie  
C'est gloire aussi que tost meure la vie,  
Aussi, ô Dieux, avec ceste mort miene,  
Mourront mes maulx, et ma playe ancienne  
Mon esperance, et desir obstiné,  
Et mon arbitre en mal predestiné,  
Mon mal, ma peine, avec mes fascheries  
Amour aussi avec ses tromperies.

## Dizains à Maurice Scève

### I

Esprit celeste, et des Dieux transformé  
En corps mortel transmis en ce bas Monde  
A Apollo peulx estre conformé  
Pour la vertu, dont es la source, et l'onde.  
Ton eloquence avecques ta faconde,  
Et hault sçavoir, auquel tu es appris,  
Dedaigne assez le bien en toy compris  
Car en douceur ta plume tant fluante  
A merité d'emporter gloire et prys  
Voyant ta veine en hault stille affluante.

### II

Puisqu'il t'a pleu de me faire congnoistre  
Et par ta main le VICE A SE MVER\*  
Je tascheray faire en moy ce bien croistre,  
Qui seul en toy me pourras transmuier  
C'est à sçavoir, de tant m'esvertuer,  
Que congnoistras, que par esgal office  
Je fuyray loing d'ignorance le vice,  
Puis que desir de me transmuier as  
De noire en blanche, et par si hault service  
En mon erreur CE VICE MUERAS\*.

Note : VICE A SE MVER et CE VICE MUERAS sont des anagrammes de « Maurice Scève ».

### III

Par ce dizain clerement je m'accuse  
De ne sçavoir tes vertus honorer  
Fors du vouloir, qui est bien maigre excuse :  
Mais qui pourroit par escript decorer  
Ce, qui de soy se peult faire adorer ?  
Je ne dy pas, si j'avois ton pouvoir  
Qu'a m'acquitter ne feïsse mon deivoir,  
A tout le moins du bien, que tu m'advoues.  
Preste moy donc ton eloquent sçavoir  
Pour te louer ainsi, que tu me loues.

### IV

J'à n'est besoing que plus je me soucie  
Si le jour fault, ou que vienne la nuit,  
Nyct hyvernale, et sans Lune obscure :  
Car tout cela certes riens ne me nuit,  
Puisque mon Jour par clarte adoucie  
M'esclaire toute, et tant, qu'à la mynuict  
En mon esprit me faict appercevoir  
Ce, que mes yeulx ne sceurent oncques veoir.

*Chansons et autres rymes,*  
de Pernette du Guillet (1520-1545),  
extraits de ses *Élégies*, colligées par Antoine du Moulin,  
est paru pour la première fois en 1545.

ISBN : 978-2-89668-077-1

© Vertiges éditeur, 2009

– 0078 –